

miner. Nous regrettons d'avoir à dire ces choses, mais l'histoire est là pour le prouver.

D'ailleurs, pourquoi tous ces changements politiques au siècle dernier, si ce n'est dans le but de noyer l'élément français de la province de Québec, d'abord dans l'union des deux Canadas et, plus tard, dans la confédération de toutes les provinces ?

Il est donc du devoir des Canadiens-français, instruits par le passé, de se tenir unis pour préparer l'avenir. Ils ne doivent pas porter l'attaque chez leurs adversaires, car, dans un pays comme le Canada, peuplé de diverses races, l'harmonie doit exister. Si nous voulons former un grand peuple, mais ils doivent cependant, se tenir constamment sur la défensive ne jamais faire aucune concession qui serait de nature à compromettre les droits dont ils sont les dépositaires.

Guidés dans le passé par des hommes politiques tels que Papineau, Lafontaine, Morin, Cartier, Dorion, Loranger, Viger, Vallières de Saint-Réal, Chartier de Lotbinière, Chapleau, Mercier, Panet, et par des journalistes comme Bédard, Bibaud, Duvernay, Aubin, Cauchon, Parent, les Canadiens-français ont montré une énergie indomptable dans la défense de leurs prérogatives. Grâce à leur courage, ils ont gagné une à une toutes les libertés constitutionnelles pour lesquelles ils ont combattu.

Nous espérons donc les voir unis dans l'avenir, comme ils l'ont été dans le passé. S'ils continuent d'être unis, comme ils le sont maintenant, nous ne désespérons pas d'eux. Ils seront forts à la fin du XX^e siècle comme ils le sont à la fin de celui-ci.

* * *

Maintenant, il nous reste à dire quelques mots du développement des lettres et des arts dans le XIX^e siècle, quant à la province de Québec.

Depuis la cession du pays jusque vers le milieu du XIX^e siècle, nous n'avons guère d'avancement à signaler sur le terrain des beaux-arts.

Et la cause en est en ce que toutes les insignes furent employées d'abord pour la conquête et à la conservation des droits politiques, une fois acquis.

Un autre cause qui entrava la marche du progrès dans ce sens, est le défaut de grandes maisons d'éducation où les sciences eussent pu être puisées. A la fin de ce siècle, il y a un progrès sensible sous ce rapport, et tout nous fait penser que dans un avenir prochain, nous pourrions fournir à nos jeunes gens l'instruction nécessaire pour développer les talents dont la nature les aura doués.

Crémazie, pour la poésie, et Garneau, pour l'histoire, sont les véritables créateurs de notre littérature nationale. Ils éclipsèrent tous leurs devanciers et longtemps ils servirent de modèles à leurs successeurs. Après eux sont venus plusieurs littérateurs remarquables, tels que Fréchette, Chauveau, de Gaspé, Faucher de Saint-Maurice, Lusignan, Marmette, Montpetit, Turcotte, Bues, Sulte, Clapin, Decelles, Fabre, Roy, Choquette, etc., etc.

Quant aux artistes, il faut se reporter jusqu'à une huitaine d'années en arrière pour en trouver dignes de ce nom. Nous avons maintenant plusieurs jeunes peintres de talents qui ne demandent qu'un peu d'encouragement du public, pour créer ici une école. Citons, au hasard, Fréchère, Larose, Beau, Saint-Charles, Gill, Leduc, Delfosse, Côté, Rapin.

Dans le dessin à la plume, nous avons Julien, le maître, Brodeur, Labelle, Massicotte et Savard.

L.-O. Hébert, est pour la sculpture, ce qu'ont été pour la littérature Grémazie et Garneau, c'est-à-dire qu'il en est le véritable créateur. L'œuvre qu'il nous offre est belle et elle ne peut que grandir encore. Il a aussi formé quelques élèves qui marcheront sûrement sur ses traces. On doit citer : Bourassa, Vincent, Gratton.

Comme la France doit une grande partie de la place qu'elle occupe au milieu des nations à l'encouragement qu'elle a toujours donné aux arts, nous espérons voir le Canada français, qui est son enfant, racine la même voie que sa mère et devenir sur le territoire libre de l'Amérique, le véritable propagateur des beaux-arts.

G.-A. DUMONT.

LE MATIN DU JOUR DE L'AN

—P'tit Louis ! p'tit Louis ! l'coq chante.
—Hein ?
—L'coq chante, j'te dis, y s'rait temps d'oir à nos chaussons.

—Oui, batêche ! oussqu'é l'mien ?
—Charche : tu dois saoir ousee tu l'as pendu ?
—Bon, l'v'là... si y en a, d'dans, d'affaires ! Tâte-moi lé don'... Ane cannette, un bâton, des noix, du raisin... Ah ben l'guiabe ! jusqu'à ane ciganne ! Ça, c'est chanceux !... Pi toé ?

—Moé tou.
—Om !... c'te belle p'tite paire de jonaux d'fer blanc, pour le p'tit ! c'te belle catin, pour la tounne !...
—Iou, mes tits jonaux !... iou, ma tite catin ?... Oune ! c'est ça, des tits riens tounneux ?

—Oui, c'est beau hein ?
—Vi... Qui és a deunnés ?
—Le p'tit Jésus.
—L'tit Zézus ?
—Evoù qu'y é, l'tit Zézus ?
—Dans l'ciel.

(Les époux)—Coût don', vieux ?
—Quoi'c' que ya, don' ?
—V'la les enfants d'boute, tu d'vrais te lever, pi aller les faire arrêter ; y vont tout metre sans sus d'sous ! Queu ravau !

—Avant ça, on va toujours ben s'la souhaiter ; c'est l'moins, on a l'jour de l'an qu'ane fois par année... Houm !... dieu, qu't'es-t-ane bonne vieille !
(Riant)—Tu peux l'dire. Faut être plusee que bonne, pour t'endurer.

—Dis-moi pas ça, jé vas t'embrasser encore... Sais-tu c'que j'te souhaite, vieille ?—Justement ce que nous souhaitait m'sieu le curé quand on s'est marié ; ane nombreuse famille.

—Tu t'en trouves pas encore assez, j'suppose ?
—Eh non ! j'voudrais remplir toute la maison.
—Ré tantan ! ah ! tu peux ben avoir des enfants tanants !... Va à la porte, ça cogne.

—Ça doit être les quèteux du village qui commentent leu tournée du jour de l'an... Aie, qu'à là ?
—C'est moé.

—Qui toé ?
—P'tit Tenne.
—Cré chien ! t'es ben matinal, sans r'proche ?

—L'fait ben, m'sieu Lâni, si j'veux ajeuer ma tournée avant la grand'messe. Faut l'gagner, nus autres, not'jour de l'an, si on veut l'acouir.

—Quoi'c'que tu prends ?
—Dame ! j'ai coutume de m'faire denner des œufs ou ben des coppes, mais à matin, j'ai envie d'faire comme tout l'monde, j'vas prendre un coup, j'compte ben.

—T'en es l'maite. Approche, on va prendre tous les deux. A ta santé, mon Tenne.

—A la vot', m'sieu Lâni ; ane hureuse... A c't'heure, vu la circonstance, je m'fie ben que vous m'en voudrez pas, si je m'en vais tout d'suite comme un sauvage hein ?... Eh ben ! au rouair et pi j'vous remercie, tout de bon, d'vos belles politesses.

—De rien, de rien, mon fissa.
(La femme)—Est-y parti ?
—Oui : y en d'sort.

—Eh ben ! vite habiller l's enfants, pi déjeuner avant qu'nos gens des concessions arrivent, parce qu'on pourra pas aller à la messe... V'nez nous souhaiter la bonne année, les petits enfants... Bonne... bonne... bonne, comme ça. Allez-vous être ben sages et obéissants à l'avenir ?

(Ensemble)—Oui, son père !... oui, sa mère !
—Tant mieux : on a hâte de voir ça. Changez-vous, à présent ; vous allez attrapper l'rhumme, à marcher nu-pieds su l'plancher.

—Nos chaussons sont tout pleins d'suc' !
—Mettez-en d'autres, vite ! vite !

(La femme)—J'vas mette la tabe tout d'suite ; vous mangerez comme vous pourrez, à mesure que vous s'rez parés ; autrement on ara pas faite la moiquié d'not' ouvrage avant qu'y arrivent.

(Le mari)—Non ! pour le sûr et certain, les v'là

déjà. T'entends pas la oéture qui rente dans la cour ?

—C'est pourtant vrai ! sainte mère des saints ! j'me sauve ; arrange toé avec.

(Pi ! pan ! pan !)—Quien ! bonjour, bonjour ! Quoi'c'que tu fais, don', Lâni ? es-tu veuf à matin ?

—M'en parlez pas ; ma femme a faite la paresse, pi alle é rien qu'après s'habiller.

(Elle, dans sa chambre)—Ah ! l'pauvre homme, qu'y é menteur !

—Eh ben, d'abord qu'alle é pas morte, c'é l'principal ; on va toujou. pouoir y souhaiter la bonne année encore ane fois. Ouayons, Mina, on va-t-y y aller ou ben si c'é toé qui va v'nir nous ouoir ?

—Entrez pas, entrez pas. Aie !

—Fallait répondre pus vite. Ac't'heure qu'oné, y on va y rester. Quand même qu'on t'dannera pas l'temps d'mette toutes tes fardoche ? Y a-t-y besoin de tout ça, pour s'embrasser ?... Allons, mon enfant, ane bienheureuse, pi du succès dans les entreprises, toé pi ton mari.

—Merci, vous autes pareillement... Janvier, mon vieux ?

—Quoi, sa mère ?

—Sors don' les beignes, pi la boisson, là. Faut prendre queuque chose ; parler, pi rien prendre, au jour de l'an, ça fait pas ; ça l'air trop pauvre.

—Eh ! ça fait belle lurette que tout est sorti. J'vous attends, moé.

—Ah ! ah ! ma p'tite, tu l'pensais pas si smatte que ça, j'sus ben sûr ?

(Souriant)—Cé pas ben aisé de l'penser smatte ; y l'é si peu souvent.

—Dis don' que c'é pas ben encourageant de l'être, non plus. J'en sus si peu récompensé... Hein ? là, j'te prends ?... Quoi'c'qu'on boé ?—du vin, d'la bière, d'la liqueur, du d'gine ou ben du whisky ?

—Pour moé, c'est un peu de d'gine.

—Du vin, s'y vous plaît.

—Toé aussi, p'tit Paul ?

—Oui ; merci, merci.

—Et toé, Mine ?

—Même chose que toé, son vieux.

—Ben moé, c'est du whisky.

—Moé aussi, un peu... bon !

—Allons, qu'y vous fasse pas d'mal.

—Vcus autes non plus ; salut !...
—Y é bon, vot' vin. C'est-y du vin qu'vous avez faite vous autes mêmes.

—Oui : c'est du vin d'vigne sauvage.

—C'é ben la meilleure. On n'n'a jamais bu d'ai bon d'not' vie ; mon Dieu, qu'y é bon !

—Goûtez don' à nos beignes, pour ouoir ?

Crab crapaud ! vous avez ben russi aussi ben que pour vot' vin ! y ont goût d'amande ! Ben, mon pauvre Janvier, t'as ane femme qu'é pas battue.

—Eh ! c'est tout simple ; c'é parce que c'é moé qu'y a montré.

—Finis, finis tes turlutages, mon beau capabe, pi habille-toé vitemment pour la messe ; v'là les tintons qui sonnent. Si fallait qu't'arrives commencé, l'monde bavasserait qu't'as pris un coup d'trop. Tu sé, au jour de l'an, c'é remarqué, ça.

—Ma femme, c't'ane vraie ange garien, y a pas moyen de s'damner avec elle ; sis préouoit à toute, à toute, à toute.

(Souriant)—Y a ben pas moyen de s'damner avec toé, non plus, pauvre enfant, parce que ça f'rait déjà longtemps qu'je l'serais. File, file...

Vous r'viendrez toute après la messe, toujou ?
—Au oué !

WILFRID LAROSE.

L'avenir n'est pas une chose faite qu'il faille attendre, il faut savoir le créer soi-même.—MICHELET.

Colonisons. Chaque arpent de friche qui se transforme en pré fertile devient une nouvelle source de force nationale. Après la croix, ce fut la charrue qui conquit ce beau et vaste pays à la civilisation. Nos ancêtres étaient des laboureurs et c'est par l'agriculture que le peuple canadien atteindra ses hautes destinées. Le sol, c'est la patrie.—J.-A. CHICOYNE.